

[Les civils, capturés plus haut sur la colline], tremblant, s'attendent à être tué par nos baïonnettes. Le capitaine d'Elsa leur assure en français qu'ils n'ont rien à craindre. Il est pitoyable de voir que les tourments qu'ils subissent se transforment en une sorte de paroxysme lorsque les gens (femmes, enfants, vieillards) se jettent à nos pieds et essayent d'embrasser nos mains. [...] Les gens ont été repoussés plus haut sur la route. À la vue des compagnies qui sont stoppées là, ils sont saisis par la peur. On les fouille, sans que rien de suspect ne soit trouvé. Ils doivent être évacués à l'arrière des lignes mais, les pauvres âmes, cela ne se passe pas comme cela.

Un tir de mitrailleuse, depuis la rive opposée, provoque une confusion horrible. Quiconque n'a pas entendu le tir initial croit que le tir provient d'une embuscade. Soudain, le mot « franc-tireur » se répand et une fusillade insensée commence. Le feu cesse graduellement avec l'ordre de « cessez-le feu ».

Pendant ce temps, je n'ai pas quitté les civils des yeux. Ils tremblèrent quand ils entendirent le mot « franc-tireur ». Mais est-ce que cela prouve leur mauvaise conscience ?

Le major Schlick ordonne alors leur exécution, même si le capitaine d'Elsa tente de l'en empêcher.

Témoignage du soldat allemand Paul Reime, mis par écrit en 1927 (25/8/1927, dans le journal *Hamburger Volkszeitung* et le journal pacifiste *Das Andere Deutschland* le 10/9/1927), suite aux massacres des Rivages, à Dinant (août 1914).

J. HORNE & A. KRAMER, 1914. *Les atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2005, p. 265-267.